

La Biennale de Lyon sur un petit nuage

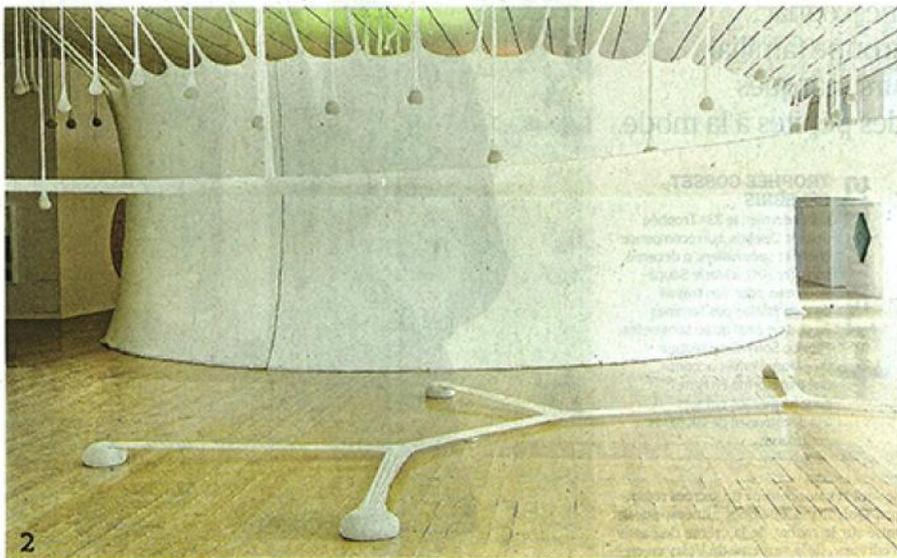
ARTS Les « Mondes flottants » imaginés par la commissaire Emma Lavigne transforment l'angoisse contemporaine en une bulle poétique, musicale, pleine d'émotion et d'esprit. Avec les moyens du bord.

VALÉRIE DUPONCHELLE ET BEATRICE DE ROCHEBOUET
@VDuponchelle
bde Rochebouet@lefigaro.fr
ENVOIES SPÉCIALES A LYON

Emma Lavigne, quarantaine cool et volonté tenace, est la maîtresse de ballet de la 14^e Biennale de Lyon. Cette transfuge de la Cité de la musique en 2008 au Centre Pompidou est depuis 2015 directrice du Centre Pompidou-Metz. La musique est son fil d'Ariane, comme dans « Danser sa vie », exposition pluri créée avec Christine Macel à Beaubourg en 2011. À Lyon, elle fait vibrer en virtuose sa double exposition, ambitieuse et poétique, plutôt digeste et pourtant diablement intelto. Ses « Mondes flottants » sont à son image, elle la forte en thème qui cite abondamment Harald Steemman, Baudelaire, le japonisme, la musique expérimentale et les performances de Yoko Ono. Mettant à profit son expérience muséale, elle a su tirer parti au maximum des moyens du bord (seulement 1 million d'euros pour la production). « J'ai horreur de l'hypertrophie », affirme-t-elle. Beaubourg lui a prêté maints chefs-d'œuvre. Les artistes l'ont suivie. Le résultat est donc une relecture intelligente de pièces historiques réactualisées, de redécouvertes sages de talents souvent français, de prospectives fines en Amérique du Sud. Peu de nouveaux venus dans ce cru, à l'image de notre temps qui recycle tout. Voici notre top ten.

Ernesto Neto

L'art nuageux de ce Brésilien prend vraiment son sens lorsqu'il occupe tout l'espace, comme dans le hall de Frank Gehry au Guggenheim Bilbao en 2014 ou au Panthéon avec son *Léviathan* Thot en 2010. Au MAC Lyon, Emma Lavigne redéploie trois installations (2) d'où naît le mirage de la couleur diffuse, laiteuse. Dont celle, superbe, dévoilée chez Max Hetzler à Berlin en 2007, qui crée une ligne d'horizon au cœur même de la pièce. On s'approche, on grimpe sur un escabeau, on passe la tête dans les nuages pour découvrir un Jean Arp accroché très haut. Avec un sens muséal aigü, la commissaire marie



cet univers de voile avec le sublime mobile blanc et noir de Calder de Beaubourg. Les trous et les cercles de Neto se retrouvent dans le Fontana rose, le Dadamaino blanc, le Paolo Scheggi vert forêt. Sa transparence répond à un Alberto Burri intemporel.

Hans Haacke

Il suffit d'un vaste tissu blanc en soie que font onduler des ventilateurs électriques pour que l'illusion de la mer surgisse dans la Sucrière, bâtiment industriel qui signe la Biennale de Lyon. Depuis les vernissages, les vidéos se succèdent sur Instagram pour traduire l'impression délicate de ce *White Flow* créé en 1967 par ce vétéran né en 1936 à Cologne. Émule des expériences du groupe Zero, il vit et travaille à New York. Une « réactivation » des années révolutionnaires qui laisse les plus vieux collectionneurs français plus sceptiques. Plus discret, tout aussi étonnant, le réseau de fins tubes où l'eau circule par saccades comme dans un puits. Il dessine une feuille et sa sève, voire l'arbre de la vie (*Togther*, créé en 1969).

Jorinde Voigt

Répondre au chaos du monde par la douceur de la palette, la fluidité du dessin

(encre, crayon à l'huile, pastel) qui emprunte aux partitions musicales, c'est l'effet immédiat des suites suaves (1) de Jorinde Voigt, artiste de Berlin née en 1977 à Francfort. Elle apporte sa mélodie de l'image, plus savante qu'il n'y paraît, au MAC Lyon et à la Sucrière. Une exception graphique très remarquée, grâce à la galerie Koenig ultra-branchée de Berlin. Hormis les grands noms historiques, peu de



peinture dans cette biennale résolument spatiale et sonore.

Céleste Boursier-Mougenot

« Je voulais un lieu nomade qui tradise cette idée de mobilité des formes », insiste Emma Lavigne. Elle a exhumé des sous-sols du Centre Pompidou où il dormait depuis vingt ans le dôme géodésique de l'architecte visionnaire de l'après-guerre Richard Buckminster Fuller, dont tout le monde de l'art se revendique. Campé place Antonin-Poncec, cet Igloo à facettes abrite *Cinamen V4*, piscine bleue circulaire où tintinnabulent les bols de porcelaine blanche (3) sous l'effet d'un léger courant, produisant une mélodie cristalline tibétaine. C'est le chef-d'œuvre poétique, « réactif » de Séoul à Metz, de l'artiste du Pavillon français à la Biennale de Venise 2015. Une version, plus petite, en bois, de cette géode introduit à la Sucrière le film 67-76 de Julien Discret, qui narre l'incendie du dôme construit par Fuller pour l'Exposition universelle de Montréal en 1967, prétexte à une réflexion sur les enjeux climatiques de la planète.



Lygia Pape

Cette légende brésilienne (1927-2004) ne cesse de hanter la scène contemporaine. Après la Serpentine Gallery en 2011, voici au MAC Lyon plusieurs de ses œuvres devenues des reines historiques. *Divisor*, 1969, fait jaillir d'un immense drap blanc les jeunes têtes des habitants de Rio, flot de vie. *New House*, 2000, et son architecture inversée, renvoie au monde organique des favelas, détruites et anoblies par le temps.

Melik Ohanian

Au sommet de la Sucrière, un carrefour de quatre énormes écrans. Par cette conversation nocturne et « déterrotalisée », Melik Ohanian invite sur un toit anonyme les spectateurs de *Bordeaux-I Walked a Far Piece*. Le Prix Marcel-Duchamp 2015 fait converger les personnages, suspend leurs conversations, crée un mystère viscéral digne de la Beat Generation.

Cerith Wyn Evans

Né en 1958 à Llanelly, ce Gallois à moustaches de dandy, soutane noire sur japon, star de la galerie White Cube, soigne son *A-P-P-A-R-I-T-I-O-N*, titre de son immense mobile (4) emprunté à Mallarmé, poète pieusement cité à chaque station par Emma Lavigne. Depuis 2008, on a beaucoup vu cet ensemble en métal perforé, dans l'accrochage inaugural de la Fondation Vuitton en 2014 et au Centre Pompidou-Metz dans « Musclercus », l'an dernier. Retour en arrière toute, aux années 1970 bien cérébrales. Avec la musique « expérimentale et bruitiste » du groupe londonien Throbbing Gristle. Et l'œuvre de référence, elle aussi métallique et perforée, de Heinz Mack, cofondateur et théoricien en 1957 du groupe Zero, qui naît des décombres de la guerre.

Doug Aitken

On adore ou on déteste ce Californien hyper cool né en 1968 à Redondo Beach. Nichée dans un des trois anciens silos de la Sucrière, sa *Sonic Fountain II*, 2013-2017, vous plonge dans une atmosphère laiteuse au clapotis savamment étouffé (des microphones enregistrent le bruit des gouttes). Énorme technologie pour un rendu hypnotique qui semble appartenir au monde des effets spéciaux et au cinéma.

Susanna Fritscher

La France aime cette Autrichienne née en 1960 à Vienne qui vit et travaille à Montréal. En juin, elle a tapissé de fils blancs le patio entièrement restauré du Musée d'arts de Nantes. À la Sucrière, son hélixe blanche tourne et produit un son sursaturé, qui a bluffé l'émissaire de la Pace Gallery.

Tomas Saraceno

Le jeune artiste argentin est de toutes les actualités, de Berlin à la première édition de BienalSur à Buenos Aires. Les araignées sont ses ouvrières. La pénombre où vous invite le projecteur accroît la phobie du spectateur, confronté à sa toile agrandie en un cauchemar et sa patience inaltérable.

VENDEZ VOS ANTIQUITÉS

VENDEZ SANS FRAIS ET AU PLUS HAUT PRIX
DU MARCHÉ VOS MEUBLES ANCIENS, TABLEAUX
ET OBJETS D'ART

ESTIMATION ET DÉPLACEMENT GRATUIT PARIS - PROVINCE
PAIEMENT SÉCURISÉ ET IMMÉDIAT



M.S ANTIQUITÉS

Contact : 06.10.86.10.98 - 02.32.52.59.46
e-mail : mastagos.ia@gmail.com

Lee Ufan, un maître zen au monastère

L'arrivée au Couvent de La Tourette, ce monument de Le Corbusier à environ 30 km au nord-ouest de Lyon, est toujours une surprise de taille. Répondant à l'invitation du Père Couturier et du chapitre provincial des Dominicains de Lyon, l'architecte moderniste y élabore à partir de 1953 un projet pour « loger cent couvres et cent corps dans le silence ». En 1956 débute le chantier de ce Monument historique classé en 2011, inscrit au Patrimoine mondial en 2016. Église, cloître, salle de chapitre, salles de cours, bibliothèque, réfectoire, parloirs et une centaine de cellules individuelles, fonctionnelles et sévères, tout est en béton armé brut de décoffrage. Et d'une beauté âpre et grandiose. Y passer la nuit comme nom-

bre d'intellectuels et thésards, c'est ressentir Dieu au-dessus de la multitude. Lee Ufan, l'artiste coréen qui est invité à y œuvrer jusqu'au 20 décembre, n'a pas eu besoin de ce test pour ressentir le poids architectural et spirituel du lieu, pourtant presque vidé de sa communauté. « J'ai rencontré Le Corbusier ici. J'ai été abasourdi, il refusait la chaleur, la beauté, utilisant le béton brut. J'ai battu contre cette architecture sauvage. J'ai senti que c'était LA. Je suis venu pour la première fois en avril, et au début j'ai eu l'illusion que ce serait simple. Et puis, à chaque fois que je suis revenu, j'ai réalisé combien l'entreprise était complexe, aussi bien techniquement que symboliquement », nous dit-il, heureux et apaisé d'avoir dompté l'endroit.

Le dédale des patios comme la pente des escaliers ont compliqué la mise en place de la plaque de verre de 300 kg et autres sculptures monumentales. Mais ont suscité aussi des inventions in situ - une sublime salle tapissée d'ardoises, *Relatum Home* (5) - et des retrouvailles avec certains matériaux comme le papier traité en cylindres ou en paravent transparent. « À chaque durée de béton », Lee Ufan a répondu par quelque chose de doux. Frère Marc Chauveau, qui invite l'art contemporain depuis 2009 à La Tourette, de François Morellet à Anish Kapoor, a grimpé lui-même à 6 m de haut pour accrocher l'immense tableau qui surplombe l'autel. Il a l'air presque petit. ■

V. D. ET B. DER.